

Y i S a n g

L'INSCRIPTION DE LA TERREUR

Traduit du coréen par Ju Hyounjin
avec la participation de Tiphaine Samoyault et de Claude Mouchard

{ LES Petits **matins** }

L'ARAIGNÉE RENCONTRE LE COCHON

1.

Cette nuit, sa femme est tombée dans l'escalier. «Ne te soucie point du lendemain», dit l'homme sage. Il a raison.

Il vit à moitié. Que dire ? Rien (ne vous y fiez pas). Il vit en totalité. Que demander à sa femme ? Il ne lui donne pas souvent l'occasion de répondre. Leur couple a la tranquillité d'une plante verte. Pourtant, ils ne sont pas des plantes vertes. Des animaux plutôt. Ils ne peuvent se rappeler depuis quand et comment ils se sont retrouvés dans cette chambre comme dans une cagette de clémentines. Un jour suit l'autre. Aujourd'hui est un peu en avance sur demain. Pas la peine d'en parler ; il suffit de penser qu'il y a aujourd'hui, aujourd'hui, aujourd'hui, aujourd'hui, et ainsi de suite. Vision coupée du cheval d'attelage aux yeux bandés. Il ouvre les yeux. Il voit le réel. Le réel dans ses rêves et ses rêves dans le réel. Comme c'est amusant.

Quatre heures de l'après-midi. Comme si le matin s'était déplacé vers l'après-midi – ou bien est-ce là le matin ? Tous les jours identiques. Seule certitude : ils se succèdent. (Quelle mère immense m'a abandonné là ?) – Paresser sans fin. – Jusqu'à quel point puis-je paresser tout en faisant semblant de faire mon devoir d'être humain ? – Sois paresseux. – Sois paresseux jusqu'au bout. – Même le bruit, je l'ignore. Je paresse, c'est tout. Vivre, paresser et mourir. – Vivre, c'est du gâteau comme on dit. Quatre heures de l'après-midi. Où sont passées les

heures précédentes ? Qu'importe ! Qu'importe que le jour n'ait même qu'une heure !

Encore une araignée. « Ma femme doit être une araignée. » Il le croit. « Pourvu qu'elle se métamorphose de nouveau en araignée. Comme avant ! » – Tire-t-on sur une araignée pour la tuer ? Il ne l'a pas entendu dire. On l'écrase avec le pied, mais il n'est pas encore en état de porter des chaussures, il n'est même pas en état de se lever. Pareil. La chambre, où il n'y a que lui – on voit ses veines courir sur ses os, et son bras, hors de la couverture, est aussi fin qu'un anchois –, la chambre elle-même, si l'on y réfléchit, est une araignée. Il est étendu de tout son long dans une araignée. Il y a l'odeur de l'araignée. Cette odeur suffocante, eh bien elle provient de l'araignée, de l'odeur atroce que cette chambre exhale pour jouer le rôle de l'araignée. Pourtant, il le sait, c'est sa femme qui est l'araignée. Il la laisse l'être. Et lui, il paresse le plus possible – afin de ne laisser aucune place (pas même une fissure) au corps de sa femme-araignée.

À l'extérieur de la chambre, sa femme fait du bruit. Elle prépare le petit-déjeuner, nettement plus tôt que demain matin mais bien plus tard qu'hier matin. Il ferme la porte coulissante. Promptement, le coffre tapissé de papier peint coloré disparaît de l'horizon de la chambre.

Ne plus le voir : je n'aime pas les meubles. Que faire d'eux ? Pourquoi y a-t-il un aujourd'hui ? Pourquoi devrais-je voir le coffre juste parce qu'il y a le jour ? Il fait noir. Je paresse toujours. Que meurent le coffre et le jour !

Sa femme fut surprise d'entendre la porte coulissante se fermer – son mari dormait et ne

faisait rien – elle s’était demandé pour quelle raison il l’avait fermée. «Aurait-il envie de faire pipi ? Besoin de se gratter ? Sinon, pourquoi est-ce qu’il s’est réveillé celui-là ? Ce qui est incroyable : comment peut-il vivre ainsi ? – Vivre, c’est déjà bizarre, mais alors dormir ! Comment peut-il dormir ainsi ? Comment peut-il dormir autant ? »

Tout est si étrange. Son mari. Forment-ils un couple ? Son mari. Ils ne sont pas mariés mais elle doit être sa femme. Lui, son mari, que fait-il pour sa femme ? La protège-t-il des vents ? Elle réfléchit quelques instants puis elle rouvre brusquement la porte comme si elle avait peur. Peut-être qu’elle a réellement peur. Et d’une voix qui lui semble comme étrangère, elle lui adresse la parole en ces termes : « Mon chéri, c’est Noël aujourd’hui. Il fait doux comme un jour de printemps. Fais-toi la barbe. »

Les pattes interminables de l’araignée trottaient toujours dans sa tête, mais le mot « Noël » qu’il venait d’entendre lui était comme un souffle d’air frais. Comment ont-ils pu former un couple avec sa femme ? Pourquoi l’avait-elle suivi ? Et maintenant pourquoi ne partait-elle pas ? C’était bien ça. Au moment où il devenait évident qu’elle ne partirait pas – ils formaient un couple depuis un an et demi – eh bien sa femme était partie. Il n’a pas compris pourquoi. Aussi n’avait-il aucun moyen de la retrouver. Et puis elle est revenue. Il a compris pourquoi. Maintenant, il sait pourquoi elle ne repart pas. C’est certainement le signe qu’elle repartira sans qu’il comprenne pourquoi. Il en a l’expérience. Et pourtant il ne peut faire mine d’ignorer les raisons pour lesquelles elle ne repart pas. Même si elle repart un jour, il préfère qu’elle ne revienne pas inopinément

à lui qui connaît les raisons pour lesquelles elle ne reviendra pas.

Après s'être fait la barbe, il sortit de sa maison aux portes bien fermées. C'était Noël et il faisait doux comme un jour de printemps. Le soleil semblait s'être démesurément agrandi. Il l'aveuglait ; son corps s'asséchait ; la terre souffrait ; il étouffait en voyant les immeubles tapissés de gros murs. Les chaussettes blanches de sa femme s'étaient transformées en chaussettes de laine brune. L'homme seul dans sa chambre ne perçoit pas le changement des saisons. L'hiver était venu bien avant le départ de l'automne, et il avait toussé une première fois comme pour le saluer. Ces jours d'hiver doux comme des jours de printemps, ne seraient-ce pas les jours fériés ? se demanda-t-il. Il y en a tant dans le monde. Mais il sentait un vent froid lui piquer les joues et le nez.

Tout le suffoquait : l'homme qui se hâte, essoufflé, le lourd fardeau, les chaussures, les cris lancés contre le chien de chasse, les petites fenêtres fermées. J'étouffe. Où puis-je aller ? Société A., une carte de visite, Monsieur O. Ne fais pas le fier. Le jour de la paie, c'est le 24 du mois ?

Il était comme accompagné. Il marchait en secouant ses bras, longeant le mur de la société A., bas et mince comme s'il avait été découpé et collé. Qu'y avait-il là-dedans ? De l'air. Un air mauvais. Comme de découper la chair en tranches. Pas un air ordinaire. Les yeux injectés de sang. Un téléphone chauffé à blanc. Son corps frêle brûlait. O. était assis dans un fauteuil qui tournait comme un bouchon de bouteille. C'était comme dans un rêve. O. inscrivait